Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 107

Artikel: Le message
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257505

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

perdait la partie, M. d'Ansse disait en goguenardant :

— Gagne-moi mon argent tant que tu voudras, mais quant à mon âme, je t'en défie.

— Mon ami, répondait M. Mauzaise avec douceur, j'emploierai ce gain à dire des messes pour ta conversion.

Et l'autre répliquait furieux :

— Jamais je n'entrerai dans ton église ! jamais, que les pieds en avant !

Il ne faut pas dire : Fontaine...

(*A suivre*).

LE MESSAGE

Camille Pichon avait roulé, de garnison en garnison, à la suite de son père, le brigadier Hercule Pichon (cinq campagnes, trois blessures) lorsque celui-ci vint prendre le commandement des quatre gendarmes composant alors la force armée d'un chef-lieu de canton.

Roulé est le terme propre, car, depuis sa naissance, l'enfant, d'une faiblesse de constitution excessive, n'avait jamais pu se tenir sur ses jambes et demeurait constamment étendu dans une de ces longues voitures de malades où l'on rencontre trop de précoces infirmes.

Le petit Pichon avait alors une douzaine d'années et en paraissait huit à peine.

Sa pauvre figure pâlotte, encadrée d'une lourde chevelure aux boucles soyeuses inondant l'oreiller, aux yeux trop grands « lui mangeant tout le visage », selon l'énergique expression populaire, au regard trop profond de ceux qui souffrent trop jeunes, offrait un contraste pénible avec le teint fleuri, l'aspect robuste et les cinq pieds six pouces de son père, le plus bel homme de la gendarmerie.

Avoir la taille d'un géant, la force d'un athlète, la prestance d'un tambour-major...

Emerveiller ses inférieurs par des prouesses imitées des héros antiques et modernes...

Enfin, mériter vraiment son nom d'Hercule... et avoir pour unique héritier un pauvre être souffreteux, si frêle, si malingre, si chétif que le colosse tremblait de l'écraser entre ses grosses mains, de l'effrayer au son de sa voix rude, de le renverser au souffle de ses larges poumons.

Lorsque, assis au seuil de la gendarmerie, le brigadier regardait grouiller autour de lui les marmots joufflus et épanouis de ses subordonnés, s'ébattant, s'ébrouant comme des poulains en liberté, riant, criant, se bousculant, ne redoutant ni culbute ni une taloche et ne modérant leurs bruyants ébats ou leurs galopades échevelées qu'en passant devant le petit infirme, immobilisé dans son chariot, il sentait de grosses larmes sourdre entre ses paupières et une buée humide obscurcissait l'éclat de ses prunelles bleu-faïence, fixées toutes navrées sur le pauvret.

Alors, devinant son angoisse, le sourire de l'enfant se faisait plus tendre, sa main diaphane se posait doucement sur la manche galonnée d'argent et sa voix caressante murmurait :

— Sois tranquille, père, je guérirai, le major l'a dit, et je pourrai entrer à la Flèche comme les autres.

La Flèche ! C'était son ambition, son rêve.

Malgré ses traits délicats, sa grâce maladive, son apparence féminine, son âme était douée d'une énergie virile : une véritable âme de soldat.

Soldat ! il voulait être soldat et il le serait ! Il fallait travailler : il travaillerait ! Il fallait guérir : il guérirait !

Les princes de la science, consultés, avaient hoché la tête.

Seul, un vieux médecin militaire, peut-être par pitié, peut être par conviction, avait déclaré au père désolé :

— Il y a dans cet enfant une volonté capable d'un miracle. Au moment de la pleine croissance, sous le coup d'une émotion, d'une secousse violente, il marchera, et ce jour-là il ira loin. Camille s'était cramponné à cet espoir, devenu pour lui une certitude.

Il guérirait, il en avait la ferme confiance.

En attendant, il étudiait avec l'ardeur de sa précoce intelligence, et lorsqu'un étranger, le voyant plonger dans un gros bouquin, lui demandait curieusement :

— Que faites-vous là, mon petit ami ?

— Je me prépare à La Flèche, répondait gravement le petit infirme.

L'année 1870, l'année terrible, avait dépeuplé les campagnes

Dans la gendarmerie abandonnée, Camille demeurait seul, avec la vieille nourrice alsacienne qui l'avait élevé.

Immobilisé au milieu de l'agitation générale, l'enfant songeait avec autant de tristesse que d'envie à son père, à ses jeunes camarades qui se battaient, eux, tandis que lui était là enchaîné, impuissant, inutile.

Et des larmes de rage montaient de son cœur à ses yeux.

Un jour brumeux d'automne, il regardait tristement tournoyer les feuilles jaunes venant frapper les vitres comme des oiseaux de mauvais augure quand le galop d'un cheval résonna sur le pavé ; une ombre passa devant la fenêtre, la porte s'ouvrit et le brigadier, tout botté, tout poudreux, entra précipitamment.

— Papa ! mon cher papa ! s'écria le pauvret en lui tendant les bras.

Le père l'embrassa avec frénésie.

Depuis si longtemps il était privé de cette joie que, ma foi ! il n'avait pu résister à la tentation, et, passant près du village, porteur du message au général Chanzy, il avait voulu revoir son enfant.

— Maintenant, vite, il faut que je reparte.... c'est une dépêche des plus importantes... un grand mouvement qui se prépare sur la Loire,.. et je suis déjà coupable de m'être arrêté... Allons ? embrasse-moi encore une fois, petiot, et adieu.

Déjà stoïque comme un vrai soldat, le petit garçon refoule ses larmes et le regarde s'éloigner, l'œil sec.

Soudain une fusillade éclate, là, tout près.

Un détachement prussien a surpris l'estafette.

Il se défend comme un lion, casse la tête de l'un, en assomme un autre sous son robuste poing, mais, succombant sous le nombre, il est désarmé, terrassé, apporté sanglant et inanimé dans la chambre même où son fils affolé crispe ses mains impuissantes.

On le fouille, on lui prend sa dépêche.

Le capitaine allait rompre le cachet...

— Alerte ! Alerte !

— Une balle brise un carreau...

L'officier bondit, et, lâchant la dépêche, se précipite au dehors, suivi de ses hommes.

Appuyé sur ses poings crispés, Camille n'a pas perdu un détail de cette scène.

A la douleur de voir son père blessé, mort peut-être, se joint le remords d'avoir causé sa perte, celle du pays.

C'est pour le voir, l'embrasser un instant que le rigide soldat a oublié sa consigne...

Et maintenant le précieux message, salut de l'armée, qui sait ! est là sur cette table...

Dire qu'il ne faudrait qu'un pas !

Soulevé par l'irrésistible puissance de sa foi, il glisse ses pauvres jambes inertes hors de son lit, et résolument, se met debout.

La douleur est atroce... inouïe, une sueur froide perlait au front du généreux enfant ; il chancelle... mais se raidissant par un effort de volonté :

— Je veux marcher ! je marcherai ! dit-il.

Il fait un pas, puis deux...

Il marche ! il est guéri !...

Ce n'était qu'une fausse alerte : un fusil déchargé par mégarde.

L'officier rentre, va droit à la table. La dépêche a disparu. Pourtant personne n'est entré. Le blessé est toujours sans connaissance. L'infirme est toujours sans mouvement.

---

indiquai midi. Il est bientôt 10 heures. Tu vois que tu n'as pas de temps à perdre.

L'affaire se compliquait.

Notre colonel ne plaisantait pas en ces matières, et s'il voyait toujours de très mauvais œil les querelles entre les officiers de son régiment, il se montrait impitoyable pour les acteurs ou les témoins de rixes avec les officiers d'autres corps ou la population civile.

Nous venions d'arriver à Beauvais, et il était permis de supposer que ce début de son corps d'officiers lui plairait médiocrement. J'entrevoyais donc une assez laide perspective d'arrêts forcés, mais plus il y avait de risques à courir, moins l'esprit de camaraderie, si fort dans notre armée, me permettait de refuser.

Je fis contre fortune bon cœur :

— Qui m'adjoins-tu ? demandai-je.

— Ma foi, je ne sais trop. C'est une vilaine corvée que je vous impose là.... Ah ! mais, ajouta-t-il après un silence, la colonne de remonte doit être arrivée ce matin. Si Paule est rentré, j'ai mon affaire !

— Allons voir.

En effet, on pouvait, surtout en pareil cas, compter sur le lieutenant Paule.

Paule avait la spécialité du duel ; on lui connaissait au moins une dizaine d'affaires.

C'était un bon et brave garçon, plein d'honneur et de loyauté, toujours prêt à obliger ses camarades de sa personne ou de sa bourse, mais il était affligé — affligé est le mot — d'une invraisemble expansion vitale qui se traduisait par une turbulence et une gaieté bruyante trop souvent indiscrètes.

Paule ne comprenait pas qu'on pût rester en place et faire quelque chose que lui-même ne faisait point. Quand il rencontrait une troupe d'écoliers jouant à saute-mouton ou au cheval fondu, il lui fallait tout le respect de son épaulette pour ne point se mêler à leurs jeux. Si l'on se battait dans la rue, il se jetait dans la mêlée, sous prétexte de pacifier, et ne tardait pas à devenir l'un des plus ardents champions.

On ne pouvait le guérir de ce travers qui lui avait déjà attiré nombre de querelles et valu quelques coups d'épée. S'il avait encore du goût pour le duel, il faut convenir que c'était une passion malheureuse, car il était touché généralement trois fois sur quatre.

(*A suivre.*)

Le capitaine vocifère, menace, s'emporte, fait fouiller la maison.

Il lui faut sa dépêche ! on lui a pris sa dépêche !

Mais qui ?

— Ce n'est pas ce pauvre homme qui ne remue pas un bras, ni ce pauvre petit qui ne remue pas une jambe ! protesta dans sa langue maternelle, la vieille Alsacienne que l'on pousse brutalement dans la salle.

— C'est probablement le vent, mon capitaine, insinue un lieutenant, la porte en s'ouvrant... un courant d'air...

Tout est bouleversé, on visite le jardin, la cour, la rue, mais vainement.

Furieux de leur déconvenue, les Prussiens quittèrent enfin le village.

— Ah ! maintenant je peux donc embrasser mon père ! s'écria Camille en se précipitant hors de son lit, malgré les cris d'effroi de la bonne Brigitte.

Et, en ouvrant les yeux, le brigadier Hercule Pichon vit, comme dans un rêve, son fils, debout à son chevet agitant triomphalement la bienheureuse dépêche.

— Sois tranquille, père, c'est moi qui la porterai.

— Le jour où il marchera, il ira loin, avait dit le vieux major.

Il ne s'était pas trompé.

Camille ne s'arrêta pas en si beau chemin, et quelques années plus tard, devenu fort et robuste, comme son père, il recevait en ce Prytanée, objet de son ambition, la médaille militaire, gagnée si vaillamment sur son lit d'infirme.

Arthur Doubliac.

Petite causerie domestique

La carie dentaire chez les enfants. — Conservation des marrons. — Nettoyages. — Les lampes l'hiver.

Quel spectacle lamentable que ces dents noires, creuses, venant dans une bouche d'enfant remplacer les petites perles blanches !

La carie dentaire, hélas, n'est pas l'apanage des adultes : elle paraît dès le jeune âge. Le docteur Magitot a établi qu'on peut l'observer vers la troisième année, et que sa fréquence s'accroît depuis ce moment, et d'une manière régulièrement progressive, jusqu'à douze ans, époque moyenne de la chute de la dernière dent de lait.

Cette carie dentaire est souvent héréditaire. Le papa ou la maman, parfois tous les deux sont-ils arthritiques ? Il lèguent cette disposition à leurs enfants. Ces petits ont, dès le jeune âge, une salive *acide* qui attaque l'émail des dents et met à nu l'ivoire. L'émail est le vernis protecteur de la dent. Lui parti, la carie est proche.

Cette acidité de la salive peut aussi être réalisée par l'abus ou plutôt le mauvais usage du sucre.

J'ai dit à plusieurs reprises quel rôle important jouait le sucre dans l'hygiène alimentaire de l'enfant.

C'est le charbon du muscle. Il lui fournit énergie et chaleur.

Mais, comma presque tous les agents naturels, il a des inconvénients à côté de ses avantages. Si on laisse le sucre séjourner dans le milieu buccal, devenant acide il détruit l'émail dentaire et prépare la carie : aussi je recommande aux mamans de faire leurs enfants se laver la bouche après chaque repas, pour enlever les restes de sucre. Aucune pratique n'est plus déplorable que celle de donner aux enfants, sur les promenades, des berlingots, des pastilles, des bonbons de toute espèce ou de leur servir des bâtons de sucre à sucer éperdument. Il est deux marchands que je voudrais voir expulser des squares : c'est celui de nougats et de glaces à la crême. Rien de plus perfide que ces nougats et ces glaces parfumées qui s'incrustent ou fondent dans les dents des enfants.

L'origine de la carie dentaire remonte souvent aussi aux changements brusques de températures auxquels sont soumises les dents fragiles, soit qu'on passe d'un milieu chaud dans un froid, soit qu'on se livre à une libation fraîche après le potage chaud. Il faut éviter de remplir le verre des enfants immédiatement après l'exécution du potage.

Une dent, cassée par accident, est condamnée tôt ou tard à la carie : aussi faut il gronder les fillettes qui s'exposent à cette conséquence en coupant leur fils avec leurs jolies quenottes ou cassent des noix et des noisettes avec leurs dents du fond.

* * *

Comment conserver les marons, même pendant plusieurs mois ? Placez dans un petit fût ouvert d'un côté ou dans une caisse étanche, des couches de sable fin sec alternant avec des couches de marrons. Le sable doit être bien réparti afin qu'il n'existe aucun vide entre les marrons.

De cette façon vous mangerez encore de beaux marrons très frais quand sur le marché il n'y en aura plus ou quand ceux qui s'y trouveront seront vendus fort chers.

Puisque nous sommes aux marrons, donnons la recettes d'un dessert délicieux et bien peu cher, a une compote de marrons. A cette saison, les fruits sont très bon marché. Commencez donc par enlever la première peau à ving quatre beaux marrons. Faites cuire dans de l'eau salée légèrement et enlevez la seconde peau sans les briser. Mettre à compoter une heure à feu très doux dans un sirop léger vanillé ; servez dans un compotier.

* * *

N'oubliez pas les nettoyages journaliers auxquelles doit se livrer une bonne ménagère. Voulez-vous un moyen pour enlever les taches sur les meubles, pour entretenir les parquets et remettre à neuf les miroirs ?

Pour les taches de graisse qui salissent les meubles, frottez la taches avec de l'essence de térébenthine pure rectifiée, puis laissez sécher un peu et polissez vivement toute la surface avec un chiffon de laine.

Vos meubles ainsi traités seront beaux et brillants. Quant aux parquets, si vous voulez les entretenir sans peine, imbibez un chiffon de laine dans l'huile de pétrole et frotez-en le parquet deux fois par semaine, il sera toujours comme une glace. Le nettoyage des miroirs est fort simple, on opère comme pour les vitres, mais avec plus de soin pour ne pas rayer les glaces. Faites une pâle claire composée de benzine et de blanc d'Espagne ou mieux encore de magnésie calcinée ; enduisez un chiffon de coton et frottez la surface du miroir. Polissez ensuite avec un autre chiffon, le miroir devient extraordinairement clair et beau.

Puisque nous sommes sur ce fameux et interminable chapitre des nettoyages, voici un procédé pour dégraisser les peaux blanches, peau de mouton, peau de chèvre, qu'on emploie comme tapis. Faites bouillir de l'eau de savon blanc en quantité suffisante, faisez refroidir, puis plonger la peau de mouton ou de chèvre, retirez celle ci, serrez sans tordre, pour chasser l'eau. Renouvelez l'opération dans plusieurs eaux successives jusqu'à ce que la dernière reste propre. Rincez à l'eau claire et laissez sécher au grand air.

Lorsque les poils sont bien secs, on les peigne avec un peigne de fer ou on les lisse avec un brosse de chiendent.

* * *

Il faut déjà songer aux lampes avec les jours qui s'écoulent et penser au nettoyage des verres qui, à l'usage, se tachent de points jaunes que le seul frottement ne peut pas enlever. Pour les faire disparaître, les enduire d'un mélange de térébenthine et de poudre de craie. On frotte à la peau de daim et on essuie avec un linge sec. Les verres ainsi traités sont nets et fournissent une belle lumière.

Encore un petit procédé pour remettre à neuf les cadres dorés.

Battez deux ou trois blancs d'œufs avec une cuillerée d'eau de javelle ; servez-vous d'une brosse à tripoli pour frotter le cadre. Si l'opération est bien faite, le vieux cadre devient superbe.

La Fumure Naturelle

Le fumier engrais base et universel. — Sa valeur fertilisante. — Son emploi.

Dans les jours froids de janvier, lorsque le gelée porte et favorise le charroi, on utilise les attelages à transporter le fumier sur place, dans les champs qui ont reçu les grands labours préparatoires aux cultures de printemps, et on profite du dégel pour l'épandre et l'enfouir.

L'engrais par excellence, l'engrais base, c'est le fumier ; aucun autre engrais ne saurait mieux augmenter la valeur productive du sol.

Par la généralité de son emploi, il constitue l'engrais universel, car ce qui est surtout appréciable en lui, c'est qu'on peut toujours compter sur ses effets dans les circonstances les plus diverses de climat, de terrain et de produit. Les autres engrais : composts, purin, engrais verts et engrais chimiques de toute nature ne doivent être considérés que comme ses adjuvants ; ce sont, si l'on peut dire, les satellites en toutes cultures du fumier animal.

En même temps qu'il sert de nourriture aux plantes, le fumier constitue la matière première des récoltes. En effet, provenant de la consommation des plantes fourragères, (feuilles, racines et tubercules), et des grains et des pailles des céréales, il possède, quant à la nature de ses éléments constituants, une composition identique à celle des plantes dont il provient et offre à celle-ci, une alimentation complète.

Une bonne exploitation agricole qui comprend 30 hectares de terres labourables permet de nourrir deux bœufs et trois vaches, 1 cheval, 15 à 20 moutons, quelques porcs, 5 à 6 couples de lapins, et 25 à 30 volailles, et de produire par cette population animale 150 à 160 mètres cubes de fumier dans l'année, ce qui est la moyenne nécessaire aux fumures du domaine en fumier de ferme, sans compter le secours du purin, des composts, des engrais vers, végétaux et des engrais chimiques. Ces derniers, c'est à constater en passant, n'ont guère d'action que dans l'année où on les emploie et seulement sur les cultures aux-